



Et au passage
se raconter...

Un recueil de textes tirés de l'atelier d'écriture animé par
l'association AncrAges et l'auteur Bruno Le Dantec

 AncrAges



L'EDITO de Samia Chabani

DIRECTRICE D'ANCRAGES

J'ai découvert l'écrivain marseillais Bruno Le Dantec, en 2007 à l'occasion de la publication « La ville-sans-nom, Marseille dans la bouche de ceux qui l'assassinent », un ouvrage qui revient sur la stigmatisation de la ville. Un recensement précieux de citations de notables et de personnalités aux affaires, dont l'ambition est toujours de promouvoir l'attractivité d'une ville populaire, insoumise et remuante quitte à stigmatiser, déplacer, déraciner les populations les plus fragiles. Du XVII^{ème} siècle à nos jours, chacun peut suivre au fil des déclarations publiques les terribles diatribes contre les populations de Marseille. « Il faut nous débarrasser de la moitié des habitants. Le cœur de la ville mérite autre chose. »

Cette mauvaise réputation constamment rattachée à la « nature » de sa population, laborieuse, contestataire, insoumise, indésirable, étrangère, pauvre... participe à légitimer l'idée d'une nécessaire reconquête, d'un tri, d'une déportation, d'un rejet à la périphérie des plus vulnérables. Elle constitue une sorte de continuum, qui s'exprime aujourd'hui à travers le rejet des jeunes migrants, passagers d'une migration globalisée, qui échouent à la gare Saint-Charles, dans le port et pour lequel la ville ne se montre pas toujours hospitalière. Plus proches de nous, les appels aux stigmates se répètent, comme en 1973, quand les éditoriaux du Méridional valent à Marseille, le qualificatif d'épicentre du racisme en France.

Faire l'histoire des poussées xénophobes participe à la compréhension des mécanismes de peur et permet de mieux accueillir. Conjurer la peur que suscitent l'arrivée et l'enracinement des communautés migrantes et faire œuvre d'hospitalité, c'est l'ambition que partage l'association Ancrages dans la poursuite de ce projet d'écriture partagé avec l'auteur Bruno Le Dantec. L'appel à projet Culture et lien social a permis l'expression des récits d'exil de ces jeunes migrants, dans la volonté conjointe de croiser ressources culturelles et participation des jeunes. Il est soutenu par la Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur et les services de la Préfète déléguée à l'égalité des chances.

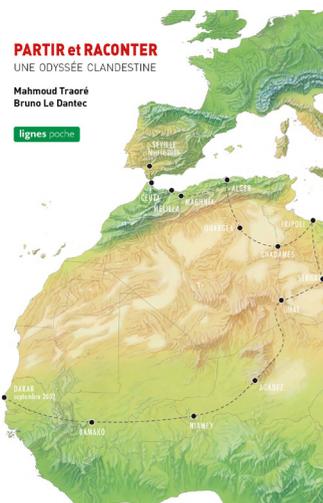


Bruno Le Dantec

AUTEUR

Combien de jeunes voyageurs dormaient la nuit dernière autour de la gare Saint-Charles ? Combien, sans argent, sans papiers, y bivouaqueront ce soir ? Pour le savoir, il faudrait passer moins vite, s'extirper de la routine des déplacements quotidiens, comme si on arrivait là pour la première fois. En venant des quais, on débouche sur le haut des grands escaliers. La ville est à nos pieds – ou du moins sous nos yeux. Descendre alors les marches en balayant du regard les toits, les façades, la dégingolade de la rue d'Athènes vers ce que les aménageurs appellent « le cœur de ville ». Imaginer le jour à venir. Lever ensuite les yeux vers les deux géantes de pierre qui flanquent le bas des escaliers. Peut-être y verra-t-on deux reines fières et nonchalantes, entourées d'enfants et de fruits exotiques – avant de découvrir les tristes inscriptions sur le piédestal : Colonies d'Asie, Colonies d'Afrique. Face à ces figures aux allures de gazelle qui semblent couvrir du regard des territoires d'abondance, Zaheer dit son sentiment : « Le premier jour, j'ai pensé que cette ville aimait les enfants. »

Ce matin-là, ils sont trois jeunes venus du Pakistan et trois autres venus d'Afrique de l'Ouest à arpenter le quartier. Le hasard a voulu que ces deux trios fassent écho à la symétrie des statues. Je leur parle du temps où j'avais leur âge : « Ces femmes me fascinaient. J'avais l'impression qu'elles allaient se lever d'un instant à l'autre pour se promener dans le bazar de Belsunce, là où les ex-colonisés réinventaient des échanges avec les "terres lointaines" sur des bases moins "héroïques", plus familières. » Quand Anaëlle mentionne l'envie de déboulonner ces monuments glorifiant les guerres de conquête, Alpha lève la main : « Celles-là, je ne crois pas qu'il faut les enlever, parce que sinon, on risque d'oublier l'histoire. Si elles n'étaient pas là, Bruno ne nous aurait peut-être pas raconté. On serait passés sans savoir. » Quelques jours après cette balade, on se retrouve au foyer La Galipote autour de pizzas et de cacahouètes gentiment offertes par Marie et Paolo. On apprend à se connaître, à se faire confiance, à se raconter. Puis on écrit. Des histoires vécutées, des souvenirs vagabonds, des poèmes d'autodidacte, un rap amoureux, un conte africain résolument moderne... En voici la trace imprimée C'est l'association Ancrages qui a organisé une balade dans le quartier avec ce groupe. Quelques jours après, au foyer de La Galipote, tout en picorant des cacahuètes offertes par Marie et Paolo, on a appris à se connaître, à se faire confiance, à se raconter. Puis tous les six ont écrit. En voilà quelques fruits.



«Partir et raconter - Une odysée clandestine», de Mahmoud Traoré et Bruno Le Dantec, éditions Lignes, 2017

Les premiers pas de Zaheer

J'ai été content d'arriver à Marseille. On m'avait dit que Marseille était belle. J'étais aussi un peu angoissé, parce que je ne savais pas où dormir. Et je ne savais pas quoi faire de ma vie. Mais quand j'ai vu la ville, je l'ai tout de suite aimée. J'arrivais d'Italie, en passant par Briançon. Les premières nuits, j'ai dormi à la gare. Puis à Noailles, à côté du commissariat. Après, des Pakistanais m'ont reconnu dans la rue et m'ont hébergé quelques temps. Puis l'Addap13 m'a trouvé un hôtel : trois mois au Pharo, ensuite sur la Canebière. Maintenant je suis ici. Au début, j'abordais les gens en anglais, mais ici la plupart ne parlent pas cette langue, alors ils continuaient leur chemin en me disant qu'ils étaient désolés. Donc j'ai appris le français, petit à petit, en écoutant les conversations dans la rue ou à l'hôtel.

Mon voyage a été long, j'ai traversé l'Iran, puis la Turquie, où j'ai dû travailler pendant plusieurs mois pour payer le passage. On a traversé jusqu'à l'Italie sur un petit bateau. On était soixante-quinze à bord. Ça a duré cinq jours, c'était très dur, avec les familles, les enfants, tout le monde entassé dans la cale. Coincé dans un habitacle minuscule, je n'ai pas vu la lumière. Au bout de deux jours, je n'avais plus rien à manger. Le bateau était très sale, l'eau n'était pas potable, les gens tombaient malades.

Voilà pourquoi j'ai été soulagé d'arriver ici. Je n'avais jamais vu une gare perchée aussi haut sur sa colline. Je suis sorti de Saint-Charles, j'ai descendu les escaliers et j'ai regardé les deux statues qui représentent l'Asie et l'Afrique. Je n'avais jamais observé une chose pareille. Une ville avec autant d'histoires à raconter. Quand j'ai vu ces statues de princesses entourées d'enfants, j'ai pensé Cette ville doit beaucoup aimer les enfants. J'aime Marseille. Et c'est vrai qu'ici, j'en aurais vu des choses !



© Anclages



© Ancrages

Le premier jour d'Alphayg

Le premier jour à Marseille, à la descente du train de Valence, personne ne nous attendait. Alors on a marché. On a descendu la rue qui va à la porte d'Aix, puis à Colbert.

Je découvre le cours Belsunce. Je vois plein de monde. Même à Conakry je n'avais jamais vu ça. Surtout sur le trottoir qui passe devant l'Alcazar. Et sur la Canebière, du Vieux-Port jusqu'à l'église tout en haut. Du coup je me dis : Ah, il y a plein de monde, ici ! De là, je suis allé jusqu'à l'intersection du tramway. J'ai tourné à gauche, là aussi il y avait beaucoup de monde : des marchands qui vendent au bord de la route, plein de monde, tellement que ça rend difficile le passage. Et j'entendais parler des langues différentes, l'arabe, le français, des langues africaines comme le wolof...

En un seul jour, j'en ai fait du parcours ! En premier lieu, à la police de Noailles, dans le 1^{er} arrondissement ; deuxièmement, je suis allé à la préf', dans le 6^{ème} ; troisièmement, au conseil départemental, encore plus loin. Dans mes trajets, je marche à pied, parce que je n'ai pas de carte de transport. Partout, il y a du monde, de la poussière et de la pollution. Partout.

Alors d'où vous venez, les gars ?, a questionné le type à l'entrée. De l'Ardèche, on a répondu. Au conseil départemental, le gardien a dit Attendez ici, je vais voir si la dame qui s'en occupe elle est là. La dame est venue, elle n'était pas contente : Je leur ai dit de ne plus m'envoyer personne, on n'a plus de place, là ! Elle a proposé de retourner à Saint-Charles. Quand j'ai de la place je vous appelle. Les départements se renvoient les jeunes les uns aux autres.

C'est embêtant de laisser les gens dormir dehors, même quand il n'y a pas de place. Moi encore, j'avais des connaissances. Le premier soir, une fille m'a emmené dormir avec elle, mais pas les autres, elle disait qu'on était trop nombreux. Elle ne pouvait pas pour tous. On était six venus d'Ardèche. Pour les autres, il y a eu un pasteur, un frère de l'église qui les a reçus là-bas dans le 9ème. Le lendemain, la fille et son copain m'ont dit d'aller à la police. A la police, ils nous ont dit Non, revenez à 18 heures. Et à 18 heures, Non, il n'y a pas de place. Alors les jours suivants on a dormi à Saint-Charles, c'était un peu embêtant.

Une fois, quand on attendait devant le commissariat, des dames se sont arrêtées pour demander si on n'avait nulle part où dormir. On leur a dit Non, mais la police est sortie et leur a dit, C'est pas vrai, mesdames, ils ont un endroit où dormir. Même si c'était faux ! Après ils nous ont dit Dégage d'ici et nous on a répondu Non, on bouge pas d'ici tant qu'on n'a pas où dormir. Alors ils nous ont poussés : Retournez là où vous avez quitté. Nous on a demandé : Mais où ? Eux ils ont dit : A la mer, vous la prenez et vous partez. Après plusieurs jours dehors, des associations sont venues nous soutenir, on est allé devant le Département, ils nous ont pris en photo et c'est sorti dans les journaux : « A Marseille, des mineurs dorment dans la rue. » C'est là qu'ils ont commencé à nous faire tourner dans les hôtels de Noailles. Le matin, le patron te dit de faire tes valises et toi tu dis Non, je ne sors pas jusqu'à ce qu'on me trouve un autre endroit...

C'est seulement quelques temps après que j'ai vu le rond-point de Castellane et j'ai vu partir la longue avenue du Prado et j'ai pensé : Voilà, je suis à Marseille. C'est joli, quand même.



© Ancrages

A toi l'enfant des rues

A toi l'enfant des rues
Ta vie est sans lumière
Tes larmes sous tes paupières
Tes jours sont comme hier !
Tu es l'enfant sans enfance
Que tu sois en Inde ou en France
Souvent tu marches à pieds nus
Dans la boue, sous la pluie !
Tu manges dans les poubelles
Comme les chats, les hirondelles
Tu te caches sur les toitures
Tu as peur des aventures !
Personne ne te donne raison
Tu es un pauvre vagabond
Tu entends des mots blessants
Tu dors sur les bancs !
Et pourtant tu es un être comme nous
Sauf que tu es victime des fous
Qui t'ont abandonné
Et à la rue t'ont condamné
A toi mon enfant
Je t'offre un abri
Qui protège du vent
Qui soulage des cris !
J'ai été victime aussi

Youssouf – Le poète est la voix des enfants de la rue



© Ancrages. Marche des migrants à Marseille, le 12 mai 2018



© Anclages

L'arrivée de Qadeer

Gare Saint-Charles

Quand j'ai atteint Marseille par la gare Saint-Charles, j'ai été content de découvrir la ville qui s'étendait devant moi. J'ai pensé qu'il y aurait beaucoup à voir ici. Tout au long de mon voyage, je n'ai connu aucune ville comparable. C'est une ville historique, m'a-t-on dit. J'aime étudier l'histoire, du coup cette ville me plaît. Quand je suis sorti de la gare, j'ai regardé les statues en bas des grands escaliers. Une à droite et une à gauche. Elles m'ont montré que la ville avait une histoire. J'aime ça.

Alcazar

L'Alcazar aussi est un lieu qui raconte une histoire. C'est une bibliothèque aujourd'hui, mais hier c'était un café-concert. Les gens y allaient pour boire et s'amuser. C'était comme un cinéma de quartier, mais un cinéma où on chantait et on dansait. Quand on m'a raconté ça, j'étais surpris de réaliser que c'était un lieu aussi ancien. Au 18^{ème} siècle, il ressemblait peut-être déjà à ce qu'on voit là. Il a eu cette allure avant et il reste reconnaissable maintenant. J'aime Marseille.

Le rap de Chérif

On vivait tous ensemble
Mais aujourd'hui tu m'as quitté
Tu n'es plus auprès de moi
Oh mio amore
 mio amore
 mio amore

quand je pense à ce
qu'une femme devrait être
c'est ton visage que je vois toujours

c'est pas ma faute
c'est la faute à nos cœurs

oh mio amore
 mio amore
 mio amore

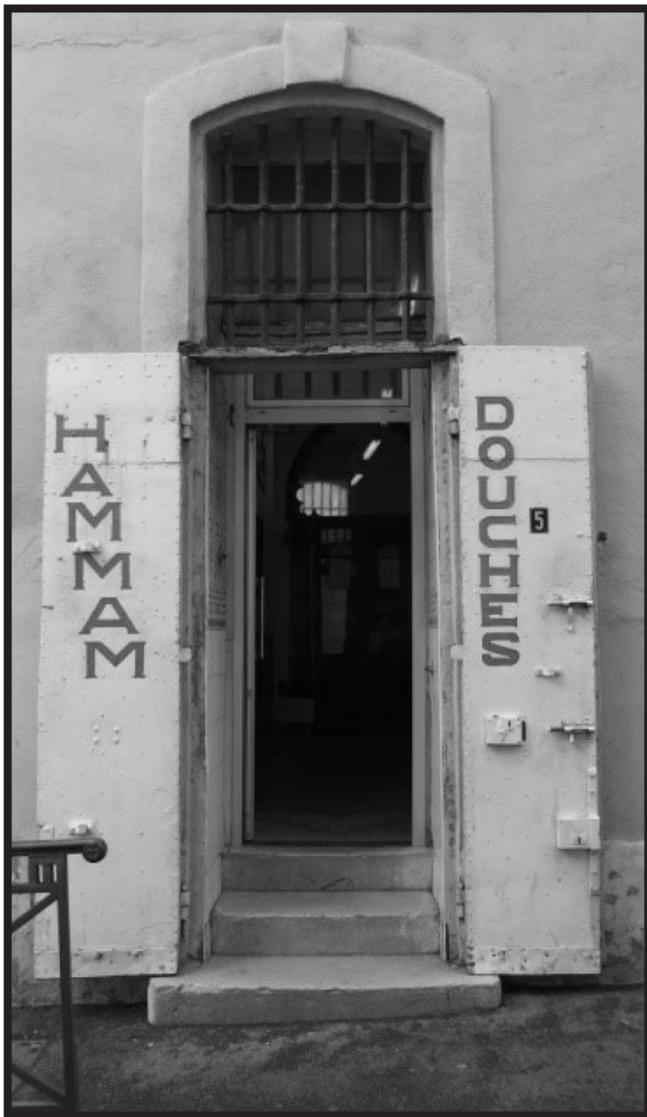
Eh mio amore
 mio amore
 mio amore

Tu comprendras jamais vraiment
Combien mon cœur est épris de toi

Mais c'est pas ma faute
C'est la faute à nos cœurs
Il se peut que la vie nous éloigne
Mais je veux prendre soin de toi
Oh mio amore
 mio amore
 mio amore



© Ancrages



© Ancrages

Qadeer et les différences

Il y a une grande différence entre la culture du Pakistan et la culture de la France. Ça se voit dans les vêtements et la forme de s'habiller, par exemple. Dans la nourriture et les boissons, aussi. En matière de nourriture, les Français ne mangent pas de plats épicés. Alors que les Pakistanais ne peuvent pas manger sans épices ! Tellement que quand je suis arrivé en France, je n'aimais rien.

Il faut dire que le Pakistan est beaucoup plus grand que la France. La population du Pakistan, c'est 216,6 millions d'habitants. La France, seulement 67 millions.

Mais j'ai fini par apprécier la culture française.

Une des choses que j'aime le plus ici, c'est que les gens parlent beaucoup. Et leur savoir-vivre est humain.

Les Français se soucient beaucoup de la propreté. Au Pakistan, la propreté n'est pas prise en charge par les autorités. Ce qui n'empêche pas le peuple d'avoir une bonne hygiène et une bonne moralité.

Il n'y a rien de pareil entre le Pakistan et la France. Pourtant, j'aime le Pakistan et la France.

Le fou réclame

La folie n'est pas un choix
Mais plutôt un destin élixir.
Le fou nous parle.
Hier, j'étais votre ami.
Hier, j'étais votre favori
Dans l'emploi, dans la famille.
Je vis ce tremblement désormais,
Je suis ce vagabond
Qui dort sur les avenues.
Qui s'habille sans se laver
Qui s'interroge en lui-même.
Le fou s'attriste, le fou réclame.
Considéré comme un monstre
Qui ne voit personne
Ces épaules se noient dans l'incertitude.
Le fou hurle en nous !
Souvenez-vous que nul ne sera éternel.
Souvenez-vous quand j'étais charnel
Quiconque parmi vous me privera
De mes souhaits, de mes soins.
Le fou souffre, le fou crie en nous.

Le poète – l'enfant jamais scolarisé

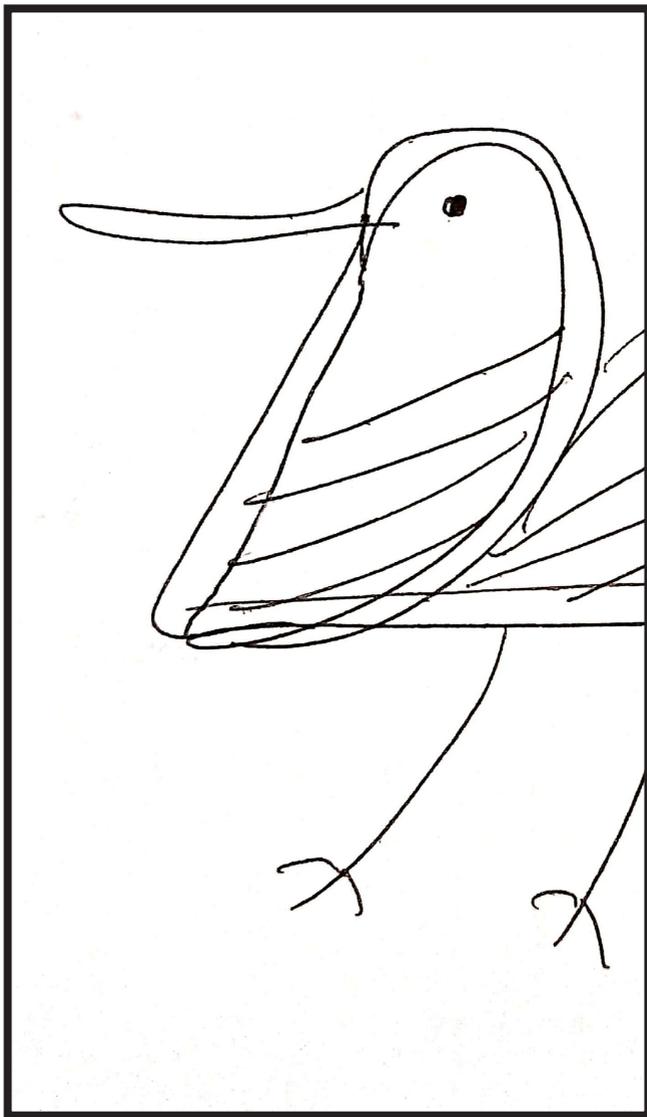


© Anrages

Poème Google Map

Il y a Marseille
Old port of Marseille
Château d'If, Marseille
Basilique Notre-Dame de Marseille
Mucem- Museum of Marseille
Frioul archipelago Marseille
Saint-Charles
Vieux-Port
La Timone...
C'est Joliette

Asad



Qadeer sur le départ

Le 3 novembre 2018, j'ai quitté la maison de mes parents. Je ne me rendais pas compte que je partais pour longtemps, c'était comme si je partais faire un tour dans une ville voisine et que j'allais revenir bientôt.

Ce n'est que quand je suis sorti de mon pays et que j'ai vu à quel point le chemin était difficile que je me suis perdu dans de sombres pensées. Mais il était trop tard pour revenir en arrière.

Pourtant, quand je suis parti de chez moi, j'étais heureux d'aller en Europe, parce que j'avais un chagrin d'amour et je ne savais pas trop quoi faire de ma vie. Seulement voilà, je n'imaginai pas tout ce qui allait m'arriver sur la route et aussi en Europe.

Comment aurais-je pu savoir, comprendre ce qui se passait dans le monde, si je ne savais même pas ce qui se passait en moi !?

Découvrir à quel point le monde est différent de ce que j'avais rêvé a été très dur pour moi. Mais il était trop tard. Une fois en Turquie, j'ai eu la nostalgie de mon pays, de sa valeur, et de la valeur de mon foyer, de ma famille.

Aujourd'hui encore, je me demande quand est-ce que je retournerai chez moi.



© Ancrages



© Ancrages

Je viens d'un quartier pauvre

Oh mon quartier pauvre !

J'ai compris pour être heureux
Il te suffit d'y croire :
Que le bonheur et la réussite t'accompagnent
A chaque instant de ton existence

Mon amie, croire en soi
C'est avoir fait la moitié du chemin de la réussite
C'est un message que ma mère m'a toujours enseigné

J'ai aussi appris que ce n'est pas ce que nous sommes
Qui nous empêche de réaliser nos rêves :
C'est ce que nous croyons que nous ne sommes pas.

La déprime et la dépression ne sont que des écoles
de la vie qui nous ramène à l'essentiel

Après la pluie vient le beau temps
Après la douleur vient la pleine conscience du bonheur

L'impossible n'est que le possible de l'avenir

J'ai grandi dans un quartier où nous attendons
Que la pluie tombe pour avoir de quoi boire et préparer

La vie sera dure, il y aura des tournants
Mais sache que chaque vie est faite ainsi.

Le poète – l'enfant jamais scolarisé

Zaheer sur la route

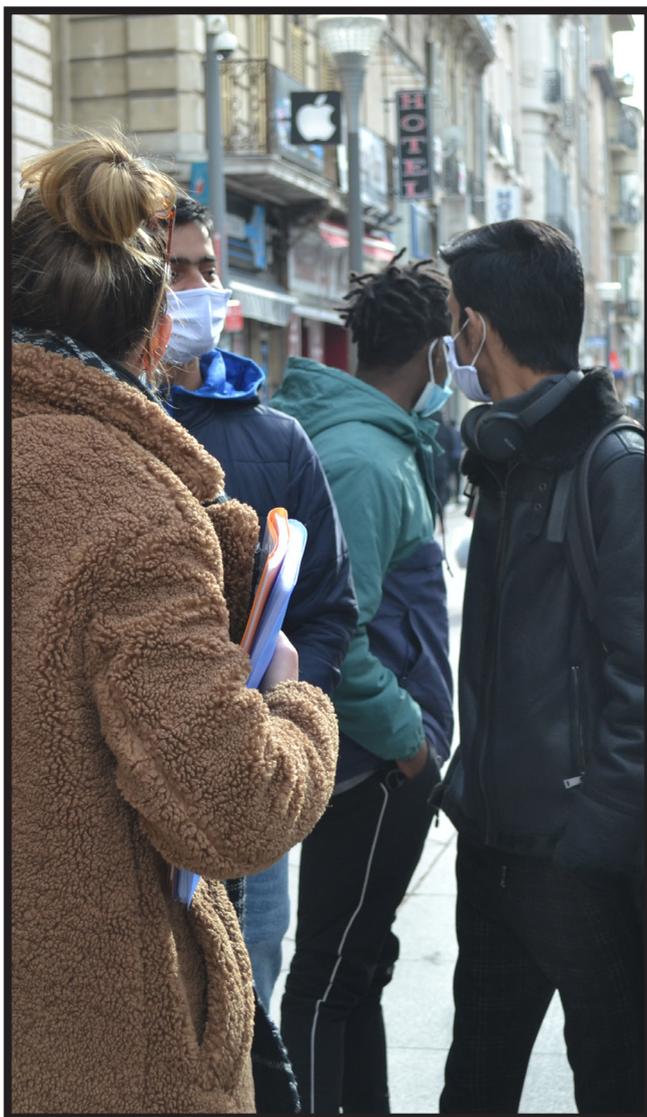
Quand j'ai quitté ma maison (c'était le 2 août 2018), j'étais inquiet, et même en colère, car je n'avais aucune idée de ce que serait mon voyage. Mon ami et moi, avec un autre compagnon de route, nous sommes montés dans un gros véhicule qui nous a transportés jusqu'à une grande ville. Quand nous sommes descendus de la voiture, j'ai reçu l'appel d'un homme. Cet homme est venu nous chercher et nous a déposés dans une maison secrète, avant de rentrer chez lui. Il nous a dit d'attendre là.

Dans la planque, il y avait beaucoup de gens comme nous et j'étais contrarié de les voir. Je n'avais confiance en personne. Nous avons attendu un long moment, puis nous sommes sortis pour manger.

De retour dans la maison, nous avons passé toute la nuit à attendre, assis, serrés les uns contre les autres, parce que nous étions si nombreux qu'il n'y avait pas assez de place pour que tout le monde puisse s'allonger et dormir.



© Ancrages



© Ancrages

Histoire de la noix de cola

Talé, talé.

Humm , Fouta Djalon...

Autrefois dans le Fouta Djalon, terre valeureuse aux montagnes majestueuses de la terre africaine, en Guinée, il y a longtemps, bien longtemps, par les temps où les animaux parlaient, il existait un petit village au milieu d'une grande forêt : Dinkan.

A Dinkan vivait un jeune garçon appelé Djigui, ce qui veut dire « espoir ». C'était un véritable explorateur qui connaissait les moindres recoins de la vallée. Le jeune garçon avait un ami dans la vallée : le colatier de Dinkan. C'était le prince des arbres, un arbre magique et unique en son genre. Le colatier avait le pouvoir magique de faire tomber la pluie. Grâce à lui, les récoltes étaient bonnes. Grâce à lui les rivières et le fleuve ne tarissaient pas. Grâce à lui les habitants de la vallée ne manquaient pas de poisson, ni d'autres nourritures. C'était le symbole de la prospérité de Dinkan.

Mais un jour Djigui trouva son village en fête. Des étrangers avaient découvert un fabuleux trésor et ils étaient venus à Dinkan avec des grandes machines et de l'argent. Pour trouver ce trésor, ils devaient couper les arbres et remuer la terre, la mettre sens dessus-dessous.

Après avoir appris cette nouvelle, et contrairement à ses concitoyens, Djigui se sentit triste. Il courut demander de l'aide à son ami le colatier. Et le colatier lui remit une branche et un de ses fruits. « Oh ! Le fruit, tu ne le mangeras pas, mais la graine te servira un jour », dit le prince des arbres à son ami.

Quand Djigui retourna au village, il brandit majestueusement la branche et tout se mit à tourner, à tourner, à tourner, puis fut transporté dans un futur proche. Pas une goutte de pluie n'était tombée, les rivières et le fleuve avaient tari. Hommes, femmes, enfants et vieillards avaient faim et soif. Ils voulaient tous retourner dans le passé. Mais la branche qui les avait transportés dans ce futur si triste avait disparue. A la place du colatier, un grand trou et des branches sèches. Pendant ce temps, les machines creusaient toujours.

Djigui sortit alors le fruit, mais les étrangers le lui prirent et le mangèrent avant de jeter la graine sous ses pieds. Djigui ramassa la graine, l'enfonça dans le trou et le colatier commença à pousser vite !!! Vite !!! « Mon ami, ramène-nous dans l'autre paradis longtemps » , dit Djigui. « Grimpe dans mes branches, Djigui » , lui conseilla le colatier. Et l'arbre se mit à tourner, tourner, tourner vite, vite. « Mon ami, les méchants étrangers cherchent à grimper » , s'inquiéta Djigui. Et au prince des arbres de le rassurer : « Seuls les amis de la nature pourront grimper dans mes branches. » Et le colatier continua à tourner, tourner et ramena Djigui et les autres villageois dans le passé. Ou plutôt dans leur paradis.

A leur retour, tous les villageois ont promis de planter un arbre à la veille de chaque saison des pluies. Et d'en prendre bien soin.

Talé fulbé.

Un conte d'Alphayg



© Ancrages



Anaëlle Chauvet

MÉDIATRICE CULTURELLE

Le projet «Et au passage, se raconter...» est porté par l'association Ancrages et coanimé par Anaëlle Chauvet, médiatrice culturelle et l'auteur Bruno Le Dantec. Ce projet a permis de sensibiliser à la lecture et à la production de récits d'exil et d'hospitalité des jeunes à Marseille. L'association Ancrages est le centre de ressources dédié à l'histoire et la mémoire des migrations à Marseille. L'histoire et les mémoires des migrations concernent l'ensemble de la Cité. Nombreuses sont les initiatives visant à « recueillir » les mémoires de l'immigration mais l'expérience de la migration reste peu transmise de manière explicite dans le cadre familial, scolaire et professionnel. Cette question est au cœur des enjeux d'éducation populaire et d'éducation au patrimoine car elle renvoie à celle du vivre ensemble. S'inscrivant dans une dynamique de lutte contre toutes formes de discriminations, ce projet a permis à des jeunes allophones de se familiariser à l'écriture, en les sensibilisant à l'histoire de la ville de Marseille. Au cœur de nos missions de médiation culturelle, les balades patrimoniales animées par Ancrages sont conçues comme un outil pédagogique, un moyen pour toutes et tous de s'emparer du patrimoine d'une ville et d'en désigner la force symbolique. «Et au passage, se raconter ...» est un récit urbain qui oscille entre grande histoire et narration individuelle.

L'atelier d'écriture «Et au passage se raconter...»

Les textes ont été réalisés par des jeunes accompagnés par la MECS La Galipote, située dans le 11^e arrondissement de Marseille, à l'occasion d'un cycle d'ateliers d'écriture qui s'est déroulé du 16 janvier au 3 mars 2021. Ce projet est soutenu par la DRAC et la PDEC, Préfète déléguée à l'égalité des chance, dans le cadre de l'appel à projet « Culture et lien social 2020». Merci à Zaheer, à Qadeer, à Chérif, à Alphayg, à Asad et au poète jamais scolarisé, d'avoir partagé avec nous un fragment de leurs parcours et leurs productions. Merci à Marie Cotterelle, éducatrice spécialisée, et Paolo Gouldstone, professeur de FLE, pour leur accueil chaleureux au sein de la MECS.

Livret réalisé par Margaux Mazellier, Chargée de communication à Ancrages en 2021.



Centre de ressources Ancrages
42, Bd d'Annam, 13016 Marseille
Tel : 07 04 74 50 09
Mail : communication@ancrages.org
Site web : ancrages.org



